

Contes et légendes de notre Pays de Joux – 22 – La Cloche, légende de la Vallée de Joux, de Jean Destrelles (FAVJ du 29 juillet 1915)

Le ciel rougissait encore au couchant. Quelques étoiles s'allumaient là-haut. Tout était calme et doux, Pas un frisson sur le lac où se mirait la lune en une longue traînée blanche. Je m'assis sur une pierre, au bord de l'eau, au pied d'un énorme rocher descendant à pic. J'étais saisi devant cette grandeur, cette poésie du soir. Je ne sais pourquoi, je me figurais que ce devait être ainsi autrefois, alors qu'on croyait encore aux fées, aux esprits. Et je regrettais amèrement de n'avoir pu vivre à cette époque pleine de mystérieux...

J'entendis alors comme le son d'une cloche, un son très clair et très doux. Et tout à coup, je vis près de moi un moine, dans sa robe noire, qui se signait. Il était à tête nue et ses longs cheveux blancs retombaient en boucles sur ses épaules. Son visage était pâle et ses yeux noirs perdus dans le vague, me semblaient doux, quand un éclair ne les faisait pas briller. Enfin, la cloche se tut. Après un moment, je dis au moine :

- Monseigneur, que faites-vous ici et qui êtes-vous ? Vous paraissez si vieux.

Il me regarda et eut un triste sourire.

- C'est vrai, dit-il, que je suis très vieux.

- Mais vous n'habitez pas ma vallée, dis-je, il n'y a pas de couvent.

Il reprit lentement :

- Je l'ai habitée autrefois, il y a quelques siècles.

Je ne m'étonnai pas ; j'étais dans le passé plein de miracles.

- Et pourquoi ne l'habitez-vous plus ?

Le son de cloche reprit soudain et le moine tomba à genoux.

- Prions, dit-il, en épelant son rosaire, prions mon fils.

Puis il se releva et il me conta le récit que je dis de sa voix calme et profonde. Il ne s'interrompait que lorsque la cloche chantait sur l'eau, pour se mettre à genoux et prier.

- Distinguez-vous aux pâles rayons de la lune cette tour qui se dresse de l'autre côté du lac ? C'est le couvent dont j'étais l'abbé. Il était déjà ancien quand je vins l'habiter. La mousse déjà tapissait ses murs brunis. Il était tout entouré d'arbustes, de sapins, comme il y en avait dans toute la vallée d'ailleurs, qui n'avait été que très peu défrichée. Nous étions trois moines et moi. Tout le jour, nous allions couper des arbres et labourer la terre, interrompus seulement par les heures de prière. Le soir, nous chantions des cantiques, assis sur l'herbe où commençait à perler la rosée. Les hommes étaient peu nombreux dans cette contrée, mais ils nous aimaient bien et venaient souvent adorer Dieu dans notre chapelle.

- C'étaient des temps heureux, Ô mon fils.

- Monseigneur, l'évêque vint nous voir. Il savoura nos fruits, mangea du pain que nous avions pétri, but du lait de nos vaches. En retour, il nous donna une petite cloche d'argent qui devait nous appeler à la prière. Je la pendis moi-même

dans la tour et nous entendions matin et soir son timbre clair qui chantait dans la vallée. Elle savait être triste pour les glas, joyeuse pour les baptêmes, autoritaire pour les messes, et personne ne pouvait lui résister.

Puis un jour, jour sombre, il tonnait avec fracas. Le vent hurlait dans les sapins et j'entendais le lac gronder. Nous étions tous à l'autel, prosternés devant le Seigneur et sa sainte mère. La nuit vint et l'orage ne cessait pas. Tout à coup, j'entendis heurter à la porte. Je courus ouvrir et distinguai à la lueur des cierges plusieurs hommes armés.

Le vent s'engouffrait dans la salle et faisait flotter toutes les tentures. La pluie aussi, par instants, m'inondait tout entier.

- L'abbé, dit l'un de ces hommes, il vous faut déloger. Le Seigneur du pays ne veut plus de moines ici.

- Comment, m'écriai-je, mais je suis dans la maison de Dieu et je n'obéirai qu'à Dieu.

- Voulez-vous résister ? s'écria cet homme, et il s'avança vers l'autel, sans respect, avec un air farouche.

Je vis qu'il s'emparait du Christ d'ivoire et qu'il allait le lancer dehors. Alors, saisi d'une sainte ardeur, exaspéré par l'impiété de cet homme, je m'emparai de l'ostensoir et lui fendis le crâne. Ses compagnons voulurent me percer de leurs épées, mais les moines me défendirent avec courage. Au milieu de la lutte, j'entendis soudain la petite cloche qui carillonnait avec furie. Je ne fis qu'un bond jusque dans la tour. Laisser cette cloche aux mains de ces hommes qui nous attaquaient, la cloche de Monseigneur !... Je la pris sous ma robe et m'enfuis dans la nuit. Décrochant une barque au rivage, je me laissai entraîner par les vagues. Arrivé au milieu du lac, je lançai en pleurant la cloche dans l'eau.

Le moine s'arrêta un instant. Il pleurait et la cloche sonnait plus doucement, doucement.

Enfin il reprit :

- O mon fils, le couvent fut à moitié détruit et mes trois frères furent tués et moi je m'enfuis dans le jour sombre. Le soir, m'étant assis au pied d'un arbre pour me reposer, je crus ouïr une voix qui me parlait :

- Frère moine, tu as tué ! Tu as commis un crime horrible. Il faut l'expier. Tant que la cloche d'argent de Monseigneur sonnera, tu ne mourras pas et tu iras de ville en ville faire du bien.

Ce fut ainsi, mon fils. Voilà des siècles que j'erre par le monde, toujours seul. Chaque année je reviens écouter si la cloche tinte encore. Et son carillon me fait frémir, car je pense aux beaux temps d'autrefois et aux malheurs que j'aurai encore à supporter pour mériter le royaume de Jésus.

Elle ne sonne que lorsque le temps est calme et doux comme ce soir, parce que cette douceur rappelle les jours de jadis, parce qu'elle ramène de l'air du passé.

Le moine s'étant tu, j'entendis la cloche qui sonnait plus doucement, c'était comme un soupir harmonieux.

Et l'abbé retomba à genoux, continuant sa prière en égrenant son chapelet.

Jean DESTRELLES